

VIOLENCE ET DISCOURS

Christian Demoulin

rue du Bac, 2, B-4620 Fleron
Tel.: ++/32/(0)4 358 63 87, c.demoulin@scarlet.be

Résumé: A l'aide de la *théorie des discours* de Lacan, l'auteur propose une réflexion sur le malaise actuel dans notre culture, les "nouveaux symptômes" et les nouveaux modes de violence. Le *discours du capitaliste* substitue à la fonction normative de la loi une idéologie de la liberté. Cependant, l'homme libre est isolé de l'autre et sa liberté est trompeuse. Il devient de plus en plus dépendant des objets imposés par la société de consommation, qui lui procurent un plus-de-jour. Mais le discours capitaliste pur est une utopie ultralibérale. Ses crises mènent au retour du *discours du maître* ou, pire, au discours totalitaire. Le *discours analytique*, qui suppose un passage par le *discours hystérique*, propose la voie du désir comme alternative à l'idéologie de la consommation.

Mots-clés: Discours Capitaliste, Discours du Maître, Société de Consommation, Nouveaux Symptômes.

Reçu: 15 novembre 2005; **Accepté:** 10 avril 2006.

De la cruauté

La question de la violence, chez Freud, renvoie à la théorie de la pulsion de mort. Mais, avant d'aborder ce point, je voudrais introduire un autre terme, celui de cruauté. Je me suis laissé dire qu'en néerlandais, on peut traduire violence par *geweld* et cruauté par *wreedheid* mais j'ignore si cela résonne de la même manière qu'en français. Violence renvoie, pour moi, à la force brute et cela évoque plutôt le masculin, par exemple l'ivrogne qui bat sa femme. La cruauté, par contre, est plus proche du féminin. Cela évoque la femme cruelle, qui brise les cœurs. Mais surtout, l'idée de cruauté renvoie directement à la question de la jouissance, là où l'idée de violence peut passer pour une catégorie comportementale.

Notre société se distingue, nous dit-on, par une moindre hypocrisie en matière de mœurs. Nous serions plus libres de parole en ce qui concerne la sexualité. C'est possible. Mais peut-être l'hypocrisie s'est

elle déplacée. Je suis loin de mépriser les Droits de l'homme. Selon moi, il faudrait aller plus loin et parler des Droits du sujet. Mais les Droits de l'homme servent aussi, en politique, à refouler la cruauté du pouvoir. Cruauté du Discours du Maître depuis toujours, cruauté qui ne manque jamais de se manifester à chaque fois qu'il faut rétablir l'ordre. C'est sans doute pour cela que, quant à moi, je suis mal à l'aise vis-à-vis de tout Discours du Maître, sans ignorer pourtant qu'aucune société ne peut tolérer longtemps le désordre. Le Discours du Maître, ce n'est pas pour moi et j'ajoute: ce n'est pas pour le psychanalyste. C'est à la condition d'avoir renoncé à soutenir ce discours qu'on peut venir en place de psychanalyste. C'est là, en particulier, qu'on peut situer le virage entre le personnage du psychiatre et celui du psychanalyste.

Les États-Unis, hypocrites et bien-pensants ont condamné pour l'exemple cette militaire qui s'était faite photographiée dans l'exercice du rite cruel qui est celui de tous les pouvoirs lorsqu'ils doivent s'imposer. Partout et toujours un pouvoir nouveau doit s'inscrire sur les corps car le lieu du pouvoir c'est avant tout les corps. Les corps doivent être marqués, torturés pour que les sujets s'en trouvent humiliés, anéantis, réduits à un statut honteux d'objet déchet. C'est comme cela que le pouvoir s'écrit dans le sang. Faut-il alors penser la cruauté comme ce qui fait nouage au niveau collectif entre le symbolique du Discours du Maître, l'imaginaire des corps et le réel de la jouissance? La cruauté est un symptôme, sans doute mais ce symptôme est-il nécessaire? C'est tout un débat philosophique et cela renvoie à une problématique qui a été au cœur des enjeux du XXème siècle, si j'en crois par exemple l'analyse qu'en propose Alain Badiou (2005) dans son dernier ouvrage *Le siècle*.

Pulsion de mort

J'en viens à Freud et sa pulsion de mort. La prise en compte d'une pulsion de mort est ce qui distingue la vision tragique du freudisme des conceptions normatives chères aux post-freudiens. Freud nous laisse avec l'énigme d'un masochisme primordial qui se renverse en pulsion d'agression sadique. Il y a donc une violence fondamentale qui oscille de l'autodestruction à l'hétérodestruction. Mais cette violence est constamment remaniée par le processus de civilisation, c'est-à-dire par le discours en tant qu'il structure le lien social. Dans *Pourquoi la guerre?*, correspondance avec Einstein rédigée en 1932 à la demande de la Société des Nations, Freud (1933b [1932]: 203-215) considère

que, si la violence diminue entre les individus, c'est qu'elle est confisquée par le groupe (la horde, le clan, la tribu) puis par l'État. Mais l'échec des instances internationales à fonder les relations sur le droit montre que la loi reste fondamentalement la loi du plus fort, qu'on ne sort donc pas du règne de la violence. Cette thèse de Freud reste tragiquement actuelle. Le droit n'élimine pas la violence, il la dérive.

Lacan est parti de l'autopunition et, plus généralement, du fait massif du suicide qui semble bien caractériser l'espèce humaine. Il s'est efforcé de rendre compte de la pulsion de mort à différents niveaux: au niveau biologique, par la prématuration de la naissance et son caractère traumatique; au niveau de l'imaginaire avec la fascination du miroir et l'agressivité envers le semblable ressenti comme rival et privé; au niveau du symbolique avec l'effet mortifère du signifiant. L'homme est le seul animal à se savoir mortel et même à pouvoir se compter comme déjà mort. Ce savoir n'est pas sans retentir sur la question du sens ou du non-sens de l'existence, que ce soit la sienne ou celle de son semblable. Finalement, cette pulsion de mort, on la retrouve à tous les niveaux mais on ne sait pas très bien ce qu'elle est. Sans doute est-ce un mythe freudien. Mais la fonction du mythe est d'être une fiction qui permet de cerner un réel comme impensable. Et c'est la thèse à laquelle a abouti Lacan dans son séminaire *Le sinthome* (Lacan, 2005 [1975-1976]: 125): "Il n'y a de progrès que marqué par la mort. [...] La pulsion de mort, c'est le réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible, c'est-à-dire que chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable".

Disons que la pulsion de mort, c'est le nom que donne Freud au trou d'où sortent toutes les misères du monde humain. Du point de vue de la théorie psychanalytique, il me semble adéquat d'admettre comme postulat l'invariance de la pulsion de mort. Il s'agit de considérer la pulsion de mort comme une force constante, ou mieux: permanente, dont on ne peut que suivre les transformations dans le processus de civilisation, que ce soit au niveau individuel ou au niveau collectif. Un tel postulat a l'avantage d'éviter la question insoluble de la mesure de la violence en fonction des époques, des lieux ou des individus.¹

1. La mesure ne peut concerner que les formes les plus visibles de violence. C'est en cela qu'elle est une question insoluble.

Archéologie de la violence

Freud était parti d'une violence originelle, mythique, d'avant le droit, si ce n'est le droit du plus fort. Dans les années 1950, Lacan opposait à l'agressivité de la relation imaginaire au semblable le pouvoir régulateur du symbolique dans sa dimension de pacte. La loi, de ce point de vue, est ce qui permet de dépasser la violence en régulant le rapport interhumain. Cet effet pacifiant du symbolique est cliniquement avéré. L'interdit du meurtre et de l'inceste fonde le lien social. En même temps, cette conception risque de conduire à une idéalisation de la loi et du droit. Cette tendance à l'idéalisation, chez le Lacan des années 1950, résulte de l'influence de Claude Lévi-Strauss et de son *Anthropologie structurale* (1958). Lévi-Strauss voyait dans l'échange le fondement du social: échange des mots, échange des biens et échange des femmes. L'accent mis sur l'échange évoque irrésistiblement le mythe du libre échange et les sociétés pacifiques, même si, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que le dit échange comporte une violence faite aux femmes. Le livre de Pierre Clastres paru en 1997, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, permet une autre lecture. Il rejoint la conception freudienne d'une violence fondamentale, conception sans doute plus vraie que le mythe de l'échange pacifique. "Ce n'est pas l'échange qui est premier, c'est la guerre, inscrite dans le mode de fonctionnement de la société primitive." "C'est au travers de la guerre que l'on peut comprendre l'échange, et non l'inverse. La guerre n'est pas un raté accidentel de l'échange, c'est l'échange qui est un effet tactique de la guerre." "Le problème constant de la communauté primitive n'est pas: avec qui allons-nous échanger? mais: comment pourrions-nous maintenir notre indépendance? Le point de vue des sauvages est simple: c'est un mal nécessaire; puisqu'il nous faut des alliés, tant vaut-il que ce soient des beaux-frères." Qu'on suive ou non dans leur entièreté les vues de Pierre Clastres (1997), elles permettent en tout cas de tempérer une vision édénique du bon sauvage.

Discours du Maître

Revenons au point de vue de Freud. Le symbolique n'est pas aussi innocent que ce que fait croire l'idée de pacte et d'échange. Le droit reproduit en son sein le rapport de force qu'il paraît transcender. C'est ce point de vue que retrouve Lacan (1991 [1969-1970]) à l'époque de

L'envers de la psychanalyse lorsqu'il introduit dans sa théorie le *Discours du maître*. Le discours au sens de Lacan, ce n'est pas la parole. Il y a des discours sans parole et le silence dans un discours peut être bien plus violent que la parole. Avec ou sans paroles, le discours désigne les modalités par quoi le langage organise les rapports du sujet à la jouissance. Le *Discours du maître* c'est le discours du pouvoir dont nous avons évoqué la cruauté. Pour l'introduire, c'est d'ailleurs à la dialectique du maître et de l'esclave selon Hegel que Lacan se réfère. Il ne s'agit donc pas d'un monde réconcilié par le symbolique. Le *Discours du maître* structure le social et cette structuration est bien en elle-même une violence, même lorsque la cruauté n'apparaît pas. Il y a une violence du symbolique, violence sans doute nécessaire pour réguler la jouissance. Aucune société ne supporte longtemps l'anarchie, qui est déchaînement de la jouissance.

Lacan cerne le rapport de jouissance qui organise le social. Le maître ordonne et soustrait à l'esclave une part de jouissance, ce que Lacan appelle le *plus-de-jouir*. En même temps, il méconnaît sa division subjective. Dans sa fonction, le maître induit une perte de jouissance sans pour autant en jouir. C'est un des aspects de la question politique que pose le Discours du maître, et qu'on trouve évoqué par exemple chez Diderot, la question de la différence jamais claire entre le Prince qui assume les fonctions du maître et le Tyran, qui en abuse pour sa propre jouissance et suscite dès lors la juste révolte.

Mais cette structure du *Discours du maître* est aussi, pour Lacan, la structure qui détermine le complexe de castration au niveau de l'inconscient. On peut évoquer ici l'importance du fantasme étudié par Freud (1919e): "Un enfant est battu". Dans la version inconsciente du fantasme, tel que Freud le reconstruit, c'est le père qui bat le sujet en position masochique inconsciente, alors que la version consciente du fantasme est sadique. Notons qu'il ne s'agit pas de patients réellement battus par leur père. Il s'agit d'un fantasme qui témoigne de l'incidence du *Discours du maître* dans l'inconscient. Il y a homologie entre ce qui instaure la loi au niveau social et au niveau de l'inconscient – loi sociale et loi d'interdit de l'inceste qu'incarne le père en tant qu'agent de la castration. Non que le père soit le maître. Il est seulement l'agent du *Discours du maître*, son représentant. On sait aussi l'effet pathogène du père tyran domestique, effet pathogène qui peut aller jusqu'à la psychose. Si le père représente l'interdit, en même temps il autorise. Il ouvre au désir la voie de la réalité. Car si la castration est la perte de jouissance qu'introduit le *Discours du maître* dans l'inconscient, cette perte de jouissance est à l'origine du désir.

Nous sommes partis de la violence de la loi et nous aboutissons au paradoxe de la violence... légitime puisque nécessaire à fonder le lien social et à réguler la jouissance, que ce soit au niveau collectif ou au niveau individuel. Sans doute, ce paradoxe nous montre qu'il y a là un impossible: impossible de fonder la légitimité de la loi sur autre chose que la violence alors même que la loi s'avère nécessaire. Cette violence de la loi, c'est aussi bien la part d'arbitraire qu'elle comporte. En définitive, tout système symbolique comporte une part d'arbitraire irréductible.

Discours du capitaliste

Le *Discours du maître* a été mis en question avec le développement de la science, l'économie de marché et l'apparition de la démocratie. Le résultat, c'est ce que Lacan nomme *Discours du capitaliste*. Depuis la chute du communisme, dernière mouture d'un despotisme qui se voulait éclairé, – je simplifie – le *Discours du capitaliste* occupe le devant de la scène. Il ne s'agit pas ici de dénoncer le *Discours du capitaliste*, ni bien sûr, de s'en faire le défenseur. Il s'agit plutôt d'en prendre acte car c'est une clé importante pour saisir l'actualité du malaise dans la civilisation, les nouveaux symptômes et les nouvelles formes que prend la violence.

Le *Discours du capitaliste* substitue à la fonction normative de la loi l'idéologie de la liberté. Il refuse tout arbitraire au nom du droit de la personne. Mais, en fait, le sujet s'y trouve de plus en plus seul, sans lien avec les autres. La solidarité était l'idéologie spontanée des esclaves. L'homme libre est seul et cette liberté est trompeuse. Il se voit de plus en plus dépendant des objets *plus-de-jour* qu'impose la société de consommation. En outre, le libre sujet consommateur est aussi producteur. De ce point de vue, le *Discours du capitaliste* se présente plutôt comme une accentuation du pouvoir du *Discours du maître*, même s'il n'y a plus d'autre maître que la main invisible du marché. "Tous prolétaires", notait Lacan. Tous soumis aux aléas des restructurations qu'impose le capitalisme.

Le *Discours du capitaliste*, qui promet la liberté, a réussi à industrialiser le désir. Le résultat, c'est l'assuétude pour tous, si un reste du *Discours du maître* ne vient pas en tempérer l'effet. Lacan définissait la névrose par une difficulté du sujet dans le champ du désir: désir vécu comme toujours insatisfait dans l'hystérie, comme impossible dans la névrose obsessionnelle, comme prévenu dans la phobie. Le *Discours du capitaliste* recouvre cette difficulté par la jouissance de

l'objet de consommation qui trompe le désir et masque l'angoisse. C'est une pathologie non du désir trompeur mais du *désir trompé*. Cela maintient le sujet dans un imaginaire narcissique où il ne peut que méconnaître la question du sens de son existence et les difficultés du rapport à l'Autre comme Autre sexe, soit la question du non-rapport sexuel et de l'amour. Piégé par la consommation, il peut rester en deçà de tout choix subjectif important. D'où la fréquence toujours plus grande dans la clinique des pathologies dites précœdipiennes et de la question difficile des cas limites. Mais on pourrait tout aussi bien dire des cas sans limites, puisque rien ne vient freiner la prise du sujet dans la jouissance de l'objet consommable. C'est pourquoi Lacan a pu avancer que le *Discours du capitaliste*, c'était la forclusion de la castration.

Les symptômes analytiques sont des énigmes faisant appel à l'Autre comme sujet supposé savoir. Ce n'est pas le cas des symptômes propres au *Discours du capitaliste*. Ils se présentent plutôt comme un appel ambigu à un sujet supposé pouvoir arrêter cela. Ambigu puisque le symptôme est aussi jouissance. Il y a dès lors une difficulté à passer du symptôme-jouissance-close au symptôme-jouissance-analysable. Prenons l'exemple de l'anorexie/boulimie, pathologie typique de la société de consommation. Elle se présente sur le mode autoérotique, comme érotisation de l'activité orale, mais fait l'impasse sur l'Autre. Ou plutôt, elle implique un rapport à l'Autre comme Autre du pouvoir qui doit être mis en échec et non comme Autre auquel s'adresse la parole. Le symptôme ici est appel à la violence de l'Autre. Puisque le *Discours du maître* n'est pas opérant, un maître est recherché au dehors, par la violence. On voit la parenté avec l'hystérie, comme mise en échec du maître. Mais la difficulté est de passer de l'Autre du pouvoir à l'Autre comme tenant lieu de sujet supposé savoir du transfert. Il n'y a pas ouverture du champ de la parole mais fermeture narcissique, bouche close enfermée sur sa jouissance.

Dans le *Discours du maître*, il y a la violence symbolique dont le maître est l'agent et la contre-violence éventuelle des esclaves révoltés lorsque le maître se fait tyran. Pour certains auteurs, le *Discours du capitaliste* conduit à une société moins activement violente, chacun étant centré sur sa petite jouissance et enfermé dans son narcissisme. Colette Soler appelle cela le *narcynisme*, mélange de narcissisme et de cynisme. Certains observateurs confirment ce point de vue.² Nous évo-

2. Par exemple Gilles Lipovetsky (1983).

luerions vers des modes de société *cool*, où l'idéal guerrier phallique est remplacé par l'idéal de consommation. Cela se voit même dans les armées. La pulsion de mort semble se manifester bien plus par le suicide que par le crime. Par contre, on observe sporadiquement des raptus d'une violence inouïe, se terminant souvent par un suicide. La société *cool* vire parfois au raptus *hard*. Cela signe, me semble-t-il, la difficulté du *Discours du capitaliste* à faire lien social.

Le conflit des Discours

J'ai opposé jusqu'ici *Discours du maître* et *Discours du capitaliste*. Mais je ne crois pas qu'une société puisse se maintenir par le seul *Discours du capitaliste*. C'est l'utopie ultralibérale. Le XXe siècle nous a appris le danger des retours de bâton: les crises du *Discours du capitaliste* peuvent conduire au retour au pire *Discours du maître*, ou plutôt à sa perversion, le discours totalitaire. En réalité, dans notre société, les deux discours coexistent et se contredisent. L'école est un des lieux où cette contradiction éclate.³ La mission de l'école, c'est la transmission du savoir. C'est ce que Lacan nommait *Discours de l'Université*. Mais la transmission du savoir semble bien malaisée sans l'appui du *Discours du maître*. L'idée d'enseignement obligatoire relève bien évidemment du *Discours du maître*. C'est là que les tentatives de démocratiser le fonctionnement de l'école trouvent leur limite. On ne voit pas comment l'école pourrait fonctionner sans hypocrisie sur le modèle de la consommation. Sans doute convient-il de penser la violence à l'école à partir de la contradiction entre le *Discours du maître* qui structure l'école comme institution et le *Discours du capitaliste* que véhiculent notamment les média.

Encore faut-il aller au delà du constat et proposer des alternatives au recours à la ségrégation, qui est la pente naturelle du *Discours du capitaliste*. En effet, le *Discours du capitaliste* refuse la structuration hiérarchique du social, le système de castes ou de classes propre au *Discours du maître*. Il est dès lors amené à répondre à la difficulté qui est la sienne de maintenir le lien social en recourant à des pratiques de ségrégation. Lacan voyait dans les camps de concentration un phénomène caractéristique de notre époque. Et, en effet, la ségrégation est une tendance lourde du *Discours du capitaliste*, le corrélât quasi

3. Cette contradiction est aussi interne au *Discours du capitaliste* puisque le sujet libre consommateur (S) est, comme producteur, le prolétaire (S₂) soumis à la logique implacable du capitalisme.

obligé de son idéologie de la liberté. La violence des banlieues, par exemple, n'est rien d'autre qu'une réaction à la ségrégation et à la stigmatisation dont ces personnes, en particuliers des jeunes maghrébins, sont victimes, avec parfois la complicité de forces de l'ordre et de certains politiciens qui y voient le moyen de renforcer leur importance. C'est le cercle vicieux sécuritaire, où l'on voit comment le discours de la liberté peut conduire à l'état policier.⁴

Discours du psychanalyste

En substituant l'objet consommable au rapport à l'Autre et à l'objet inconsommable et toujours manquant que Lacan nomme objet *a*, cause du désir, le *Discours du capitaliste* ne laisse aucune place à l'amour. Ou plutôt il réduit l'amour à la fugacité du sentiment. C'est le reproche que lui faisait Lacan. C'est là que le *Discours du psychanalyste* propose une possible alternative au malaise engendré par la civilisation capitaliste. Le transfert, en effet, restitue sa place à l'amour et à l'objet inconsommable que présente le psychanalyste. Ce n'est pas gagné d'avance parce que le *Discours du capitaliste* ne débouche pas directement sur le *Discours du psychanalyste*. Il faut passer, comme nous l'avons vu, du symptôme narcissique autoérotique à l'adresse à l'Autre du transfert. Cela comporte une hystérisation, où le symptôme se fait énigme adressée. C'est ce que Lacan nommera passage par le *Discours de l'hystérique*. Rien n'assure que ce passage par le *Discours de l'hystérique* soit possible sans un minimum d'ancrage dans le *Discours du maître*.⁵

Dans le *Discours du psychanalyste*, la violence, c'est le transfert. Cette violence fait lien et s'avère féconde. Mais il y a un risque: l'exploitation du transfert, sa collectivisation, c'est le principe de la secte et cela menace inévitablement les écoles de psychanalyse. Freud déjà en avait relevé l'impasse dans *Psychologie collective et analyse du moi* (1921c). La sortie du *Discours du capitaliste* par le discours sectaire n'est pas la solution la plus heureuse. Il y a peut-être mieux à trouver et c'est l'enjeu des questions qui agitent les analystes dans leurs Écoles. Terminer sur le transfert et ses aléas, c'est faire valoir que la vio-

4. Cf. le beau livre du sociologue Laurent Mucchielli (2001).

5. Le *Discours du maître* constitue l'inconscient, le *Discours de l'hystérique* le fait parler et le *Discours du psychanalyste* permet de le lire. Si le *Discours du capitaliste* a totalement éliminé le *Discours du maître*, on peut penser qu'il n'y a alors plus d'inconscient.

lence, finalement, ce n'est pas seulement la pulsion de mort, c'est aussi la violence d'Éros.

Violence and Discourse

Summary: Using Lacan's notion of capitalist discourse, the author provides support for the comprehension of actual discontent in our civilisation, for the "new symptoms" and for new forms of violence. Capitalist discourse substitutes the normative function of the law with the ideology of liberty. But the liberated man is isolated and his freedom is deceptive: he is increasingly dependant on the consumption of objects that provide him with a *plus-de-jour*. A purely capitalist discourse is nothing but an ultraliberal utopia and its crises can only provoke the return of the master discourse, or worse, of the totalitarian discourse. Psychoanalytic discourse is considered as an alternative, albeit that it requires passage via the hysterical discourse.

Key words: Violence, Capitalistic Discourse, Master Discourse, Consumption, New Symptoms.

Bibliografie

- A. Badiou (2005), *Le siècle*, Paris, Flammarion.
- P. Clastres (1997), *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube 1999.
- S. Freud (1919e): "Un enfant est battu", *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 219-243.
- S. Freud (1921c), *Psychologie collective et analyse du moi, Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 117-217.
- S. Freud (1933b [1932]), *Pourquoi la guerre?*, Paris, PUF, 1985, pp. 203-215.
- J. Lacan (1991 [1969-1970]), *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil.
- J. Lacan (2005 [1975-1976]), *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil.
- Cl. Levi-Strauss (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- G. Lipovetsky (1983), *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- L. Mucchielli (2001), *Violences et insécurité*, Paris, La Découverte.